

Nouvelles & Faits divers.

— On lit dans le *Courrier de Bourges* :

« Un terrible accident plongeait hier, 18 septembre, une honorable famille de Bourges dans la plus profonde douleur. M. Riffaut, greffier à la cour impériale de Bourges, avait déposé son fusil dans un coin de la chambre, il s'absentait pour quelques minutes, lorsque la fatalité voulut que son jeune garçon allât prendre cette arme et mit en joue sa petite sœur âgée de neuf ans. Le coup partit, et la pauvre enfant, frappée au front, tomba, le crâne fracassé, sur le parquet qui fut inondé de sang. »

« Un accident semblable vient d'avoir lieu dans la commune de Grou. Deux enfants, un petit garçon de dix ans et une petite fille de trois ans se trouvaient seuls dans une chambre où un fusil était accroché à la muraille. Les parents étaient absents, le petit garçon décrocha le fusil, ajusta, pour jouer, la petite, et il tua la pauvre enfant. »

— On écrit de Miramont, le 14 septembre, au *Courrier de Tarn-et-Garonne* :

« Avant-hier soir, Étienne Catay, âgé de 33 ans, quittait notre foire, emmenant un taureau qu'il venait d'acheter et qu'il tenait attaché à une corde assez longue. Effrayé, on ne sait trop par quoi, cet animal entraîna son conducteur; mais, malgré sa chute, Catay ne lâcha pas sa corde, qui malheureusement s'enroula autour de sa jambe droite. Rendu furieux par la résistance, le taureau s'élança dans un chemin pierreux et taillé à pic; enfin, après une course de 7 à 800 mètres, il s'embarassa à son tour dans la corde, et finit par s'arrêter. »

« C'est alors seulement que la pauvre victime put être dégagée, et l'on comprend dans quel état : sa tête ne présentait qu'une masse informe; les épaules étaient broyées; les jambes et les bras étaient couverts de blessures. »

« Les personnes accourues au secours de Catay s'empressèrent de le transporter chez M. Grâce, où il mourut un quart-d'heure après. »

— On écrit de Marseille, le 22 septembre :

« Un épouvantable événement est arrivé ce soir dans notre ville. Le propriétaire du *Café d'Orient*, situé sur le quai du port, venait de déboucher une grosse barrique renfermant de l'esprit de vin. Voulu s'assurer si elle était remplie, ce malheureux a approché une lumière de la barrique, qui a fait explosion. En un instant les flammes ont gagné l'escalier et menacé la sûreté des habitants de la maison. »

« Plusieurs femmes éplorées ont dû être descendues dans la rue des Augustins au moyen de cordes. Au moment où l'on opérait cette descente périlleuse, l'appui d'une des fenêtres du troisième étage s'est détaché et a failli blesser les personnes qui se trouvaient dans la rue. »

« Le propriétaire du café, cause de l'accident, brûlait des pieds à la tête, sa chair tombait par lambeaux; des marins qui se trouvaient dans le café se sont dévoués et ont cherché à éteindre le feu qui le consumait; mais peine inutile. Après bien des efforts, ils ont pu enlever ce malheureux et le placer sur l'enseigne d'où les flammes s'échappaient. Le corps est resté un quart-d'heure dans cette position, exposé aux regards d'une foule épouvantée par ce hideux spectacle. Ses mains s'étaient déjà desséchées. »

« Le cafetier, qui agonisait et dont la première chair s'était fondue, tournait ses regards vers le ciel et, par moments, agitait le restant

de ses bras. Après beaucoup de peine on est parvenu à le descendre et à l'envelopper dans du coton. »

« Ce qui ajoutait à l'émotion des 15,000 personnes réunies sur ce point, c'était les cris de détresse poussés par la femme du mourant. On assure que la victime a succombé dans le trajet du café à l'hôpital. »

— On lit dans l'*Esperanza* l'anecdote suivante :

« Un caballero, admirateur enthousiaste de l'empereur Charles-Quint, se rendit dans l'Est-tramadure pour visiter le monastère de Yuste, dernier séjour du grand homme. »

« Un soir, il s'arrêta dans un village, voisin de l'endroit où est mort le héros. Le lendemain, avant de se remettre en route, il désira se faire raser, et s'enquit d'un barbier auprès du maître du logis. Telle était justement la profession de celui-ci, qui, sachant, par la conversation de la veille, le faible de notre voyageur, sa hâte d'aller chercher tout ce qui était nécessaire, et reparut bientôt d'un air rayonnant. »

« Que vous êtes heureux ! s'écria-t-il en rentrant. »

— Je ne comprends pas.

— Vous idolâtriez la mémoire de l'empereur, n'est-ce pas ?

— Oh ! sans doute.

— Eh bien ! vous allez avoir l'honneur d'être rasé avec le rasoir dont se servait S. M. Impériale.

Le caballero, enchanté, se frotta les mains de joie, sauta de plaisir, et se livra à la merci de son bienfaiteur.

Il put le croire tel au début de l'opération; mais, à mesure qu'elle avançait, le visage du caballero se contractait; lui-même s'agitait sur sa chaise, mais non pas de joie; il se mordait les lèvres, et de grosses larmes tombaient sur la serviette qui entourait son cou.

— Vous pleurez, caballero? demanda le barbier, qui s'aperçut de l'effet qu'il produisait. Vous aurais-je, sans le savoir, arraché quelque poil de barbe ?

— Non pas, mon ami, je pleure en songeant à ce que souffrait S. M. l'Empereur lorsqu'on l'écorchait avec ce rasoir. »

M. COMERRE, Instituteur en cette ville, donne avis aux pères et aux mères de famille qu'il adjoit à son externat un pensionnat de garçons. Sa nouvelle habitation, rue des Champs 5, ne laisse rien à désirer pour l'étendue et la salubrité. Quant aux conditions d'éducation et d'instruction qui assurent le bien-être des enfants, M. Comerre se croit assez connu à Roubaix où il exerce depuis de longues années pour que les parents, étrangers à la localité, puissent se renseigner favorablement sur son compte.

La rentrée des classes aura lieu le 15 octobre.

KARMESES

Dimanche 27 septembre.

Capingham, — Carnin, — Esquinghem-le-Sec, Forest, — Halluin, — Mérignies, — Mouvaux, — Noyelles, — Pont-à-Marcq, — Wambrechies.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 20 septembre 1857.

Sommes versées par 45 déposants, dont 9 nouveaux fr. 7,981 00

20 demandes en remboursement » 5,231 66

Les opérations du mois de septembre sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eeckman, directeurs.

TAXE DU PRIX DU PAIN

Pain de ménage, le kilogramme	27 ^c
Pain de 2 ^e qualité, idem	31 ^c
Pain blanc, idem	35 ^c
Pain de fleur (dit pain-français, 425 gr.)	6 ^c
Les deux pains	14 ^c
Les quatre pains	22 ^c
Les huit pains	44 ^c

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

CHEMIN DE FER DU NORD.

VOYAGE A LA MER.

DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1857

DERNIER

Train de Plaisir de Tourcoing, Roubaix, Lille, Armentières et Bailleul à

DUNKERQUE.

PRIX DES PLACES :

2^e classe, 4 fr. ; 3^e classe, 3 fr. (aller et retour compris).

Aller.

Départ de Tourcoing, dimanche 27 sept., 6 h. 45	
» Roubaix, à	6 52
» Lille, à	7 20
» Armentières, à	7 52
» Bailleul, à	8 09
Arrivée à Dunkerque, à	9 45

Retour.

Départ de Dunkerque, le même jour, à 7 h. 15	
Arrivée à Bailleul, à	8 45
» Armentières, à	9 05
» Lille, à	9 40
» Roubaix, à	10 05
» Tourcoing, à	10 15

MM. les voyageurs sont prévenus qu'ils ne peuvent avoir d'autres bagages que ceux pouvant se placer facilement sous les banquettes.

On délivre des billets à l'avance aux gares du chemin de fer du Nord.

Théâtre des Variétés

Situé à Roubaix, rue Neuve-du-Fontenoy.

DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1857

A la demande générale, dernière représentation

La Foi, l'Espérance et la Charité

Drame en 5 actes et 6 parties.

LES ENRAGÉS

Tableau villageois en un acte.

LUNDI 28 SEPTEMBRE

1^{re} représentation de

JEANNE DE FLANDRE

Drame en 4 actes.

La Dot d'Auvergne

Vaudeville en un acte.

Prix des Places : Premières réservées, 1 fr.-- Deuxièmes, 60 c. — Troisièmes, 40 c.

Ouverture des bureaux à 6 heures et demie. — Lever du rideau à 7 heures précises.

A l'étude : JOCELYN, ou LE GARDE-COTE, drame en 5 actes.

trouver dans cette lettre des nouvelles importantes, retomba dans l'incertitude.

Elle avait appris, par les conversations de la cour, que Worowitsch avait disparu, et que Doring avait répondu de lui sur l'honneur; elle n'en savait pas davantage, le Suédois ne s'étant pas présenté depuis quelques jours.

Elle relut le mystérieux billet et l'examina avec la plus grande attention.

« Ce n'est pas l'écriture de Worowitsch, se dit-elle. Serait-il de Doring ? »

L'éclat de la pourpre se répandit sur ses joues, et elle baissa les yeux.

« Pourquoi pas ? Il pourrait bien avoir à me parler... de Worowitsch, par exemple... ce ne serait pas impossible. »

Mais bientôt elle secoua vivement la tête, se pencha sur la lettre et l'examina de nouveau.

Elle venait de se rappeler celle qu'Orloff lui avait fait remettre par le marchand de sbite, et elle commençait à éraindre que celle-ci ne fût encore du comte; malheureusement, elle n'avait pas fait assez d'attention à l'écriture de la première pour être en état d'asseoir son jugement.

Elle laissa tomber son front sur sa main; mille pensées lui traversaient l'esprit, et elle n'osait s'arrêter à aucune.

Tout à coup un bruit léger se fit entendre à côté d'elle, et, levant les yeux, elle ne put retenir une exclamation.

Doring était devant elle.

« Que je suis heureux de vous rencontrer ! lui dit-il. Mais vous me regardez avec tant de surprise... je vous ai effrayée. »

Mademoiselle Willanow posa une main sur son cœur pour en calmer les battements.

« Non, capitaine, répondit-elle; mais je ne vous attendais pas... et pourtant...

— Vous pensiez à moi, vouliez-vous dire ? »

Elle écarta les boucles de ses cheveux et fixa sur lui un regard plein d'âme et d'expression.

« Vous l'avez deviné, je pensais à vous. Dans le parc de Péterhof, vous m'avez sauvée des poursuites qui me menaçaient; mais ce n'était pas assez : avec quelle noblesse, quelle générosité vous avez, le même jour, intercédé pour Worowitsch auprès de la czarine!... bien plus vous avez, le soir, répondu de son honneur sur le vôtre... en un mot, capitaine, je ne puis assez vous remercier, et j'avoue avec plaisir que je vous ai accordé une place dans un cœur chaleureux. »

Si la beauté ravit, si l'innocence inspire le respect, combien les roses de la pudeur n'en rehaussent-elles pas les charmes !

Doring était en proie à une violente émotion. Un sentiment irrésistible l'entraînait vers mademoiselle Willanow. Elle n'avait pas, il est vrai, la beauté blonde, frêle et délicate de Louise Posse; la sienne avait plus d'harmonie, plus de perfection; c'était celle d'une femme du midi, ou plutôt de l'Orient. Mais Doring croyait retrouver en elle cette même poésie du cœur, cette même sensibilité, cette même pureté de l'âme qu'il adorait chez Louise. Il n'avait ployé le genou devant elle qu'une seule fois et sans la connaître; mais jamais homme n'est tombé aux pieds d'une femme sans en conserver une impression durable. Il avait saisi avec effusion la main de la jeune Polonoise, et, n'écoulant que la voix du cœur, il allait la porter à ses lèvres, lorsque soudain il la laissa retomber et recula embarrassé.

Ce n'était pas, cette fois, le souvenir de Louise qui s'interposait entre lui et mademoiselle Willanow, c'était celui de Worowitsch.

Il pâlit, et son émotion réagit aussitôt sur mademoiselle Willanow, car elle aussi changea de couleur.

« Nous oublions Worowitsch, » dit-il.

Elle leva de nouveau les yeux sur ceux de Doring. A la façon toute particulière dont il avait prononcé le nom de Polonoise, elle venait de comprendre la cause de son émotion subite. Mais cette découverte ne parut pas l'impressionner péniblement; au contraire, sa physionomie s'éclaircit et ses regards se remirent à briller.

« Capitaine, reprit-elle, entendons-nous bien. Je vous ai de plus grandes obligations qu'à personne. »

Malgré la sévérité de ses principes, Doring se sentit faiblir en entendant ces paroles si douces et si simples.

« Je vous regarde comme un homme noble et courageux, poursuivit-elle; voyez en moi une femme bonne et reconnaissante. »

— Arrêtez ! au nom de Dieu, arrêtez ! » s'écria Doring d'un ton suppliant.

Il était à peine maître de lui, tant les paroles de mademoiselle Willanow l'impressionnaient; néanmoins il parvint bientôt, par un violent effort, à reprendre tout son calme.

« Il ne m'a point échappé, dit-il, qu'un grand secret vous oppresse... et je viens vous tranquilliser au moins sous un rapport : Worowitsch est retrouvé. »

A cette nouvelle, un doux sourire éclaira les traits de mademoiselle Willanow; néanmoins, la mélancolie qui l'accablait ne parut point se dissiper.

« En vous voyant, je m'en suis doutée, répondit-elle; mais il n'échappe à un danger que pour se précipiter bientôt dans un autre. Dans

MAGASIN DE PIANOS

GRAND CHOIX DE PIANOS
des meilleurs facteurs
Vendus avec Garantie,
PRIX MODÉRÉS,
CHEZ M. TREIFOUS-AILLET
GRANDE-PLACE, 16, LILLE. (635)

Etudes de M^{rs} COTTIGNY et DUCHANGE, Notaires à Roubaix.

Roubaix, rue de la Fosse-aux-Chènes

20 MAISONS

et 19 ares 50 centiares de FONDS ET TERRAIN

Tenant à M. Henri Ternynck, à vendre

Pour en disposer de suite.

Le Lundi 19 Octobre 1857, deux heures après midi, M^{rs} Cottigny et Duchange, Notaires à Roubaix, procéderont, en l'étude dudit M^e Cottigny, à l'adjudication qui sera définitive dudit bien.

Il sera accordé toute facilité à l'acquéreur pour le paiement. (692)

Etudes de M^e COTTIGNY, Notaire à Boubaix, et de M^e DUCROCQ, Notaire à Marcq-en-Barœul.

ROUBAIX

Rue du Grand-Chemin, 53
Une MAISON à porte cochère, avec 10 ares 63 centiares de fonds et terrain, occupés par M. Charlier, commissionnaire.

Même rue, 57
Une autre MAISON occupée par le sieur Jules Wattel.

Rue des Champs, 4
Une MAISON avec porte cochère, occupée par M. Henri Rousseaux.

Rue du Nord
SIX MAISONS dont deux à étage, front à ladite rue, portant les nos 12 et 14, et les autres derrière avec couloir au milieu.

Même rue, 16
Une autre MAISON avec porte cochère, occupée par M. Béraud, marchand expert.

A l'angle des rues du Nord et du Midi, 16
Une MAISON à étage, occupée par Hubert, cabaretier.

Rue du Midi, 16.
Une autre Maison à étage, occupée par Frédéric Stragier.

A VENDRE POUR EN JOUIR DE SUITE.

Le Jeudi 15 Octobre, deux heures après-midi, M^e Cottigny, Notaire à Roubaix, et M^e Ducrocq, Notaire à Marcq-en-Barœul, procéderont en l'étude dudit M^e Cottigny, en une seule séance, à l'adjudication desdits biens.

son ignorance de l'état des choses, il espère trop. Ou était-il ces jours derniers ? Pourquoi...

— Il vous expliquera cela lui-même. Je lui avais promis de chercher à vous voir pour m'informer si ce billet est de vous, ajouta-t-il, en exhibant une petite lettre par laquelle Worowitsch était prévenu qu'il pourrait rencontrer mademoiselle Willanow à six heures du soir dans le pavillon du parc du palais de la Tauride.

— Comment ? Qu'est-ce que cela signifie ?... Voyez... moi aussi, j'ai reçu ce billet, et il est de la même écriture.

— Il y a une intrigue là-dessous. Le portier de mon hôtel a reçu celui-ci il y a une heure.

— Je suis en possession du mien depuis un quart d'heure.

— Vous ne connaissez pas l'écriture ?

— Non.

— Ni moi non plus... Cependant il est nécessaire que Worowitsch ait une entrevue avec vous.

— Mais, à en juger par cette lettre, on a les yeux sur nous.

— D'accord. Je crois néanmoins que, précieusement à cause de cela, le mieux serait que vous vous vissiez ce soir. Worowitsch ne veut plus faire la moindre démarche avant de vous avoir parlé, et, si l'on cherche à vous faire tomber dans un piège, au moyen de ces lettres, on concentrera aussi toute son attention là-bas sur le pavillon, en sorte que vous pourriez vous réunir ici... dans cette grotte.

RIDDERSTAD.

(La suite au prochain numéro.)